

Philippe
GARNIER

**ROMAN
DE PLAGE**

roman

Roman de plage

DU MÊME AUTEUR

La Tiédeur, PUF, 2000

Une petite cure de flou, PUF, 2002

Mon père s'est perdu au fond du couloir, Melville, 2005

Philippe Garnier

Roman de plage

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2007*

Extrait de la publication

À Maria-Alexandra

Il cherchait une petite porte pour passer de l'autre côté de la chaleur, mais il n'était plus très sûr de la trouver. Qui lui avait dit que le corps mettait trois jours à s'habituer ? Au bout d'une semaine, il avait toujours l'impression d'être enfermé du mauvais côté du mur. Cinq degrés de plus qu'à Caracas, et surtout cette humidité qui pesait sur chaque cellule de son corps. Il se leva pour faire quelques pas au soleil en examinant avec angoisse les deux iguanes apprivoisés du club qui s'exposaient à la lumière. La veille, il avait essayé un peu de Xanax, pour se détendre, mais le goût lui restait dans la bouche et il ne savait plus d'où lui venait cette amertume persistante, si c'était l'eau suspecte et irisée de la piscine, la bière Polar qu'il était seul à extraire du grand réfrigérateur du self ou cette odeur de plastique rance qui imprégnait tout, la plage, le kiosque et les chambres. Ses vieilles armes le lâchaient. Le Xanax l'avait plongé dans une légère sensation d'asphyxie. Il ressassait un certain nombre de conseils, comme de ne pas boire de rhum, sous peine de sentir son cerveau envahi par une bulle visqueuse,

brouillant sa vision, rendant même hasardeuse sa progression vers le petit bassin où les enfants, eux, semblaient avoir trouvé la porte magique pour vivre heureux dans l'étuve.

Le problème du touriste, se disait-il planqué dans la salle du ping-pong, la seule climatisée à cette heure mortelle, le problème du touriste c'est qu'il reste un enfant attardé à qui on continue de promettre une journée formidable et pleine de surprises. Et cette attente, qu'il sait illusoire, contamine le peu de liberté qu'il s'accorde. Elle l'oblige même à faire semblant, par contrat, de croire en des instants de plus en plus factices. Qui promet les journées formidables? se demanda-t-il en quittant son siège pour fuir un groupe d'adolescents qui venait de prendre possession de la salle. Qui promet ça? dieu? les parents? l'agence de voyages? avant de se rendre à l'évidence qu'il devait lui-même endosser l'un de ces rôles et affronter le mur de chaleur de l'autre côté de la porte vitrée, s'aventurer sur les pas japonais qui menaient à la piscine en reconnaissant que finalement, oui, ce sentier de dalles asymétriques était parfaitement adapté à la foulée réduite de quelqu'un qui ne croit plus aux journées formidables mais qui doit arriver jusqu'au bord du bassin pour dire quelque chose comme « je vais te remettre de l'huile solaire » et aussitôt provoquer la gêne de Pablo face aux autres enfants. Il avait depuis longtemps perdu l'habitude de promettre quoi que ce soit, l'habitude de prendre soin de qui que ce soit, mais il se sentait tenu de faire cette apparition chancelante au bord du bassin. Il refusa d'enlever ses verres teintés pour mieux voir ce qui se passait à la surface du petit bain, bien qu'il commençât de

se douter que Pablo n'y était pas, se résigna quand même à marcher le long de la piscine, remonta vers le grand bain en se disant que rien ne ressemblait plus à un enfant qu'un autre enfant, surtout en maillot, avec des lunettes de plongée. Il ne crut pas une seconde qu'on puisse perdre un gamin de neuf ans dans un si petit et si peu profond volume d'eau et que d'ailleurs, si Pablo venait de se noyer, l'effervescence générale serait parvenue jusqu'à lui, dans son réduit climatisé. Alors? Fallait-il qu'il enlève ses lunettes? Fallait-il qu'il ait l'air d'un type qui cherche son fils dans un club de vacances hermétiquement clos, où l'on ne rentre qu'avec une carte de membre ou sur invitation? Il accéléra, sortit du sentier des pas japonais, et l'espace du club lui parut soudain catastrophiquement petit. En deux minutes il fut sur la plage, où cette fois, muni de ses lunettes de vue, il ne trouva pas son fils. Il fit le tour du parcours d'obstacles et du parc à jeux où il trébucha sur une racine affleurante, mise à nu par les milliers de pieds d'enfants qui avaient au fil des années jailli du toboggan. Il marcha sur les pelouses centrales, qu'on arroserait dans deux ou trois heures, à la tombée de la nuit, et la vision des tuyaux épars lui rappela, sans qu'il sût pourquoi, qu'il ne disposait pas d'un temps infini pour retrouver son fils. Il se mit à courir vers les salles de loisir et visita successivement le ping-pong, le bowling en chantier, la salle vidéo, l'infirmerie et la bibliothèque. Il se dirigea vers sa chambre en demandant au passage à la réceptionniste si elle n'avait pas vu Pablo, mais monta quand même, pourquoi, pour rien, parce qu'il commençait à ne plus comprendre. Il se dit qu'il pourrait aussi bien

l'attendre sur le lit, et même l'oublier un peu après tout, et certainement, au moment où il aurait intimement cessé de l'attendre, Pablo surgirait par miracle et on n'en parlerait plus. Il se rendit compte qu'il avait transpiré, ce qui représentait pour lui une grande injustice, une vexation qui aurait dû lui être épargnée. Cela faisait longtemps qu'il ne transpirait plus, ni sport ni amour, il n'était pas encore malade et le simple fait de chercher un enfant n'était pas censé le mettre en nage. Il pensa un instant à la réceptionniste et se dit qu'il allait devoir repasser assez stupidement devant elle, et cela suffit à la lui rendre indésirable. Il décida de descendre par l'escalier, ce qui permettait de sortir de l'édifice par la porte de secours sans passer par la réception, mais il atterrit sur le parking, qui était de tous les endroits du club celui où il avait le moins de chances de retrouver Pablo. Alors, il eut envie de remonter dans sa chambre, de prendre du rhum, un somnifère, d'allumer le ventilateur et d'attendre le sommeil pour sortir de tout cela. Face au club, les pentes de la cordillère littorale se noyaient dans la brume, une écharpe de brume anormalement basse et proche à cette température. Tout près de lui, un moteur au démarrage, le conducteur d'une Chief Cherokee l'avait sans doute observé en silence. Il ne lui restait plus qu'à repasser à la cafétéria self-service où il lui semblait avoir déjà cherché Pablo, avoir passé des heures et des nuits à le chercher, entre ces tables blanches et surpeuplées, ces familles nombreuses. Encore une comparution devant tous ces gens qu'il fuyait depuis son arrivée, attablés sous des parasols où seuls les grand-mères et les enfants semblaient avoir trouvé

le secret de survivre dans la chaleur. Il fit un tour auprès des réfrigérateurs, reprit plus lentement l'inspection des tables, tel un spectre capable de traverser les objets et les corps. Il passa devant une grappe de gamins aux t-shirts fluorescents qui suçaient des glaces à l'eau. Puis il entendit une voix *Es mi padre, pero el no me ve*, « c'est mon père, il ne me voit pas ». Il reconnut aussitôt la voix de Pablo mais ses yeux flottèrent trop longtemps à la surface du sol puis quelque part dans le décor avant de se poser sur son fils, là, tout près, dans un groupe d'enfants hilares.

Chaque année la même chose, il emmenait Pablo dans une station balnéaire de la côte caraïbe, à l'ouest de la capitale. Mais cette fois, rien ne marchait comme avant au Venezuela, et le gouvernement Chávez semblait avoir détraqué aussi bien le régime des pluies que celui de la criminalité. Cette année-là, à Puerto del Monte, les hôtels avaient tous fermé, peut-être à cause du racket ou à cause des glissements de terrain sur le littoral, allez savoir, il n'y avait pas compris grand-chose. Il n'avait pas cherché à comprendre mais seulement à s'éloigner au plus vite de cette nuée de voix folles d'angoisse qui s'assemblaient autour de lui chaque fois qu'il entrait dans le grand salon de la mère d'Anna où les masques précolombiens ressemblaient à des têtes de nourrissons géants. Sous les yeux globuleux des statues, on lui avait servi un double whisky et dressé un tableau apocalyptique du pays en lui annonçant qu'il risquait aussi bien le kidnapping que de mourir écrasé sous les pierres qui dévalaient les montagnes. « Et surtout, Stéphane, ne tombe jamais aux mains de la police, ce sont

eux, les criminels, tu m'entends, ce sont eux. » Mais pour lui, le Français divorcé qui revenait chaque année au Venezuela voir son fils pendant trois semaines, les femmes de la famille — « toutes des folles », murmura-t-il dans la voiture en jetant un coup d'œil pour vérifier que son fils ne l'avait pas entendu — avaient trouvé une nouvelle destination, un autre club rescapé de la belle époque des bains de mer. Et cela, sans qu'il eût à décider quoi que ce soit, mais sans doute était-ce mieux ainsi pourvu qu'on sauve un peu les apparences, pourvu qu'on ne le gouverne pas lui aussi comme un enfant. Qui commandait au juste là-dedans, dans cette famille de folles, qui commandait ? Certainement pas Anna son ex-femme, peut-être sa mère, mais ce n'était pas si simple, les décisions les plus retorses émanaient parfois d'une cousine éloignée, d'une grand-tante déjà morte, en tout cas le pouvoir venait des femmes, et plus la panique enflait chez ces bourgeois pour qui le pays tout entier devenait un monstre impénétrable, plus le pouvoir lui semblait occulte et féminin. La tête du chauffeur avait changé, elle aussi, mais il ne cherchait pas à en savoir plus. La vieille Chevrolet roulait sur un tronçon d'autoroute qui les menait également à l'aéroport, pourtant cela n'avait rien d'un mauvais scénario de rapt, il n'avait nullement l'intention de kidnapper son fils. « Toutes des folles », répéta-t-il, et cette fois il eut l'impression que son fils tournait la tête vers lui. Mais non, Pablo semblait s'intéresser au paysage, il n'était pas sorti de Caracas depuis plusieurs mois. Bientôt, ils quitteraient la voie rapide pour prendre une des vieilles pistes asphaltées qui traversent la cordillère

du littoral, cette chaîne de montagnes dont il avait autrefois su le nom. La voiture ralentit derrière une interminable file de camions et de bus mais quelle importance après tout car ils n'avaient pas d'avion à prendre. Pourtant la morosité des retours en France — en tout combien, cinq? six? — menaçait de le contaminer tandis qu'il ressassait la même antienne : oublie la famille, regarde le paysage, et cette tentative de libération aboutissait comme d'habitude au résultat inverse, il se sentait emprisonné sans espoir au milieu de ces montagnes, au moment même où se déployait la plus belle forêt de la côte, avec ses nuances de vert opalin, saturé ou métallique, encore des arbres dont il avait peut-être jadis su les noms en espagnol. Et alors qu'il se mettait à croire que son fils et lui allaient enfin profiter d'un fabuleux paysage, il se rendit compte qu'ils venaient d'en sortir. D'immenses panneaux de campagne électorale obstruaient l'horizon, *Chávez presidente, Viva el pueblo bravo*, vive le peuple courageux, et derrière, entre la route et la carcasse du pont effondré, ouvrage construit un demi-siècle plus tôt par des ingénieurs français, la couleur ocre-rouille des bidonvilles hâtivement maçonnés dans la boue. Il ne put retenir cette phrase dénuée de sens, « Pablo, tu as vu la forêt? », il la prononça à voix haute et distincte cette fois, assez pour que le silence de Pablo lui paraisse suspect et qu'il lui faille se tourner vers l'enfant, figé comme un mannequin, les yeux rivés sur un horizon qui n'était ni la forêt ni les bidonvilles et qu'il valait mieux ne pas essayer de rejoindre. Alors que son père posait à nouveau cette question qui achevait de se vider de son sens au milieu des

dépôts d'ordures à ciel ouvert, l'enfant décocha un coup de pied dans la base du siège avant, comme pour jouer ou manifester un début d'impatience, qui pouvait savoir ? Stéphane n'était pas en mesure de répondre ni d'exiger une réponse, au contraire, il s'estimait en faute, incapable d'inventer une conversation amusante et naturelle. Il perçut bientôt un autre choc sourd à la base du siège, et se dit que Pablo s'était mis à communiquer par les pieds ou alors rien, peut-être qu'il n'exprimait rien mais qu'il s'amusait simplement. Les coups de pied énigmatiques continuèrent comme un défi sans que Pablo daigne tourner les yeux vers son père et pour ce dernier, pouvoir simplement dire « ne dérange pas le chauffeur », ou encore mieux « arrête ! », aurait supposé une assurance et une sûreté de jugement bien au-dessus de ses moyens, une sûreté comparable à celle du metteur en scène qui regarde ses personnages évoluer sur un plateau, chacun solidement pourvu d'un masque et d'un texte, et le vide auquel il prétendait adosser son propre personnage de père se creusa soudain. Il pria pour que la voiture arrive au plus vite et surtout pour que lui, Stéphane, dans les trois semaines à venir, ne se retrouve pas coincé dans un espace clos, en panne de paroles avec un fils en colère, à moins que ce ne fût un jeu. Et tandis qu'ils redescendaient vers la mer par une route bordée de hauts cocotiers à troncs blancs, il s'abstint de toute forme de commentaire en espérant que les coups allaient cesser. Au moins cet été, il n'aurait pas à inventer le programme des journées comme l'année précédente à Puerto del Monte, où il s'était aperçu que Pablo, à l'âge de

huit ans, avait besoin de petites aventures, de rencontres avec d'autres enfants. Il n'avait rien d'un éducateur, et de toute façon c'était trop tard, il vivait trop loin, mais il ne se sentait pas beaucoup plus doué pour le rôle de père complice qui procure aux enfants des journées formidables. Il aurait plutôt souhaité que quelqu'un s'occupe des siennes, de journées et puis non, de toute façon ce n'était qu'un vieux conte de fées, une manipulation, ressassait-il alors qu'apparaissait le dessin de la baie cernée de sable blanc comme la lunule d'un ongle immense, semée d'énormes rochers que la voiture commençait tout juste à dépasser. Une manipulation, ressassait-il, comme s'il y avait un bienfaiteur possible dans votre vie, une puissance chargée de combler vos désirs et, tandis que la voiture laissait à sa gauche un monolithe blanchâtre et poreux comme une pierre ponce, alors que son fils et lui ne s'étaient ni regardés ni parlé depuis au moins un quart d'heure, il se mit à imaginer que ce fils se transformait en guide suprême et tout-puissant, capable d'organiser non seulement sa propre vie mais celle de son père. Un fils transformé non pas en père, mais en frère aîné bienfaisant, sachant résoudre les énigmes de la vie et le révéler à lui-même, mais ce songe fut dissipé par de brusques coups de volant à la sortie d'un virage. La voiture venait d'éviter une météorite rouge plantée au milieu de l'asphalte et fonçait sur la cuirasse aveuglante d'un camion-citerne. « Nous sommes arrivés », dit le chauffeur pour les rassurer, alors qu'il n'y avait pas l'ombre d'une habitation. « Nous sommes arrivés », dit Stéphane à Pablo, comme si l'enfant avait besoin d'une traduction de l'espä-

gnol, la traduction d'un mensonge, alors que Pablo en avait saisi le sens avant lui et restait immobile. Stéphane comprit soudain ce que ces rochers rouges avaient d'effrayant et se souvint des voix folles dans le grand salon qui parlaient des glissements de terrain sur la côte. Chaque voix modulait sa fréquence et s'était spécialisée au fil des années dans un genre précis de catastrophes. Quant à lui, flegmatique, redemandant du whisky, il était devenu l'interlocuteur idéal de ces tantes, de ces mères et de ces cousines. Elles lui pardonnaient tout, son divorce, son manque d'argent, elles lui pardonnaient tout pourvu qu'il reste là, enfoncé dans les coussins, abruti par l'alcool et le décalage horaire, témoin de leur sourde rivalité, à qui brandirait la prophétie la plus sombre. Mais maintenant, alors qu'ils dépassaient des plages recouvertes d'éboulis rougeâtres, Stéphane jugeait ces femmes folles, non plus d'angoisse mais d'irresponsabilité, de les avoir expédiés lui et son fils dans ce chaos pierreux. Et il s'en voulait de penser encore à elles, ces oiseaux de mauvais augure confortablement barricadés dans l'immeuble familial du quartier d'Altamira, ces prophétesses de malheur auxquelles le pays donnait cette année l'impression d'obéir, alors que lui, Stéphane, était venu aussi pour prendre un peu l'air et tenter faute de mieux de se lier à son fils. Comme ils s'éloignaient de la zone des éboulements, Pablo prononça la première phrase de tout le voyage, il dit simplement, « voilà, on arrive ! », comme s'il était déjà venu. Le « tu es déjà venu ? » de son père sonnait dans le même vide qu'auparavant, mais c'était une embellie considérable, l'enfant avait parlé, il n'y avait plus de rochers

rouges et la Chevrolet ralentissait dans ce qui ressemblait à un village en construction, des murs en parpaings et briques, des surfaces cimentées, aucun ouvrier et pas le moindre habitant. À la sortie du dernier chantier, ils s'engagèrent dans un couloir blanchi à la chaux qui semblait la fin de la route. Au bout du couloir, ils durent descendre et le chauffeur dit à Stéphane de sortir l'invitation et les papiers d'identité. Un vigile armé s'approcha d'eux, jeta un coup d'œil dans la voiture et ouvrit un portail métallique. De l'autre côté, Stéphane dut admettre qu'ils étaient définitivement arrivés. Pablo courait vers la réception du club, laissant à son père le soin de décharger les bagages. L'enfant reprenait vie dans ce qui apparaissait à Stéphane, à mesure qu'il se rapprochait de la grande arche de béton qui lui rappelait vaguement de vieilles photos noir et blanc de Brasília, et alors qu'il traînait derrière lui deux valises et plusieurs sacs, oui, de ce qui lui apparaissait, en même temps qu'il percevait avec angoisse la différence de température, comme l'entrée d'un pénitencier.

Philippe GARNIER


ROMAN DE PLAGE

Philippe Garnier
a publié deux essais
(*La Tiédeur*, 2000 ;
*Une petite cure de
flou*, 2002) et une
fiction.

Jeune graphiste parisien divorcé d'une Latino-Américaine, Stéphane récupère son fils Pablo, neuf ans, pour les vacances d'été. Ils sont expédiés dans un club de vacances sur une côte vénézuélienne minée par les glissements de terrain et les enlèvements toutes catégories.

Trois semaines dans une prison touristique de luxe peuplée de mères solitaires et d'iguanes apprivoisés, où l'adulte et l'enfant doivent d'abord réapprendre à vivre ensemble, mais aussi frayer avec l'étrange tribu des membres du club, repliée sur elle-même et nostalgique, hantée par les disparitions d'enfants... jusqu'à celle d'Anabel, qui soudain dérègle *tout*.

DENOËL
www.denoel.fr

B25978.7  08.07
ISBN 978.2.20725978.8

15 €
Extrait de la publication

